

96 mots

Unique témoin

L'avocate m'explique à nouveau ce qui va se passer :

- Cette porte va s'ouvrir. Un policier viendra te chercher et te fera entrer dans la salle d'audience du tribunal. Je t'accompagnerai. Tu avanceras jusqu'à la barre des témoins et le juge t'interrogera. Ça ira, Vincent ?

Maitre Cenders est une femme au regard très doux : quarante ans peut-être, avec des cheveux de la couleur blond doré tranche sur le noir sévère de sa robe d'avocate. J'ai confiance en elle. Elle a compris combien ce moment est difficile pour moi.

- Elisabeth, tu demanderas à madame Munant de me téléphoner au bureau. Je voudrais lui parler.

Elisabeth n'est pas très à l'aise. Elle suce une mèche de cheveux, se gratte le genou et dit :

- C'est à cause des divisions ? Je n'y comprends rien, moi ! Tout ces chiffres qu'on partage !... On ne sait même pas où ils vont.

- Elisabeth, j'ai à réfléchir avec Madame Munant, il nous faut voir comment t'aider. Tu as déjà redoublé une fois à cause des maths. Tu dois passer en sixième l'année prochaine.

La mèche de cheveux sucés quitte la bouche de la fillette et s'enroule autour de son index. Elle sait bien, Elisabeth, que les mathématiques ne voudront pas d'elle.

122 mots

Le diable dans la bouteille

Il y avait une fois, dans l'île de Hawaïi, un homme que j'appellerai Keawe.

Ce n'est pas là son vrai nom, mais comme il est encore en vie, son identité doit rester secrète.

Il était né non loin de Honolulu, lieu où les ossements de Keawe le Grand reposent, au fond d'une mystérieuse caverne.

Or, mon Keawe à moi n'était pas un prince. Pauvre, mais brave et énergique, il lisait et écrivait comme un maître d'école et, par ailleurs, c'était un marin accompli.

Il avait servi quelque temps à bord des vapeurs de l'archipel et commandé une baleinière au large des côtes de Hamakua.

Si Buck avait lu les journaux, il aurait compris que de dures épreuves le guettaient, ainsi que tous les grands chiens musclés, au pelage long et chaud, qui vivaient sur la côte du Pacifique, de San Diego au fjord de Puget. Une poignée d'hommes, se frayant un chemin dans la pénombre des régions polaires, venaient de trouver des gisements d'or. Immédiatement, des compagnies de transports maritimes avaient décidé d'exploiter cette découverte. Des milliers d'autres hommes se ruèrent déjà vers le Grand Nord. Mais il leur fallait des chiens de haute taille, des chiens lourds à la musculature développée et à la fourrure assez épaisse pour les protéger du froid.

Bonjour ! Je m'appelle Petit Cro-Magnon.

Mes parents et moi, nous habitons avec tous les autres membres de la tribu dans cette belle grotte que tu vois et que papa a décorée.

Mon papa, je te parlerai de lui un peu plus tard.

Ma maman en a assez de la vie communautaire. La vie communautaire, tu connais ? Non ? Eh bien, voilà.

Il faut dire tout de suite que notre existence n'est pas toujours facile. Tu ne peux pas faire trois pas dans la forêt sans te trouver nez à nez avec un ours, avec un loup, quand ce n'est pas avec une bête plus grosse. Et encore, je ne parle pas des aurochs ! Ou des mammouths !

J'aimerais me promener dans la forêt, cueillir des champignons ... Ce n'est pas bon, bon, bon les champignons, mais quand on a faim, ça cale l'estomac.

« Courage ! Maintenant tu te nommes Geoffroy ! Geoffroy qui n'a pas froid aux yeux ! Il te faudra faire face au danger, même si tu as peur ! Geoffroy est un nom de chevalier. Tu n'as, toi, ni terre, ni château, tu seras un chevalier errant, un chevalier de nulle part. « Après avoir tenté de se conforter de la sorte, il essuya rageusement deux larmes.

Tout le monde dormait. L'Athanase ronflait comme un soufflait de forge. La veille au soir, Geoffroy, puisqu'il était désormais Geoffroy, avait pris soin de museler le chien dans sa niche. L'ours était enchaîné dans l'autre chariot et les deux mulets attachés à une clôture, à l'écart du campement.

On avait beau être en joli mai, il faisait frisquet. Grosse pomme rouge, le soleil devant une brume laiteuse s'élevait à l'horizon.

170 mots

Se dire au revoir

Les enfants Bonnot sont si nombreux que même leurs parents ont renoncé depuis longtemps à retenir leurs prénoms. Pour les reconnaître, on dit « Bonnot-la-Morve » (à cause de son éternelle goutte au nez), « Bonnot-deux-fois » (parce qu'il bégaie) et puis « Bonnot-Bossu », « Bonnot-Boiteuse », etc.

Ils sont arrivés d'on ne sait où, un matin, dans une vieille fourgonnette déglinguée qui a rendu l'âme sur le terrain vague à côté du supermarché. C'est là qu'ils se sont installés et, depuis, ils n'en ont jamais bougé.

Au début, on les regardait de travers, vous pensez, une tribu pareille !... On rentrait les poules, on fermait les portes à clé. Et puis, peu à peu, on s'y est habitué, parce qu'ils sont peut-être très moches, très sales et très pauvres, les Bonnot, mais ils n'ont jamais volé quoi que ce soit. Ils disent « Bonjour, bonsoir, merci » et ont toujours le sourire aux lèvres.

L'origine des comtes de Flandre remonterait, s'il faut en croire la chronique, à l'an 640 : comme toute grande puissance, son berceau est entouré de ces traditions mystérieuses familières à tous les peuples et qui se sont perpétuées depuis Sémiramis, la fille des colombes, jusqu'à Rémus et Romulus, les nourrissons de la louve. Voici, du reste, cette tradition dans toute sa simplicité :

Vers la fin de l'an 628, Boniface V étant pape à Rome et Clotaire régnant sur l'empire des Francs, Salwart, prince de Dijon, revenant, avec sa femme Ermengarde, de faire baptiser, dans une église très vénérée, Lyderic, leurs fils premier-né, traversait la forêt de Sans-Merci, que l'on appelait ainsi à cause des brigandages qu'y exerçait Phinard, prince de Buck. Salwart n'avait autour de lui, pour toute suite, que quatre serviteurs, lorsque, arrivé vers la fin du jour à un endroit très épais et très sombre de la forêt, il fut attaqué par une troupe d'une vingtaine d'hommes, commandé par un chef qu'à sa taille gigantesque il lui fut facile de reconnaître pour le prince de Buck.

Les Oulhamr fuyaient dans la nuit épouvantable, fous de souffrance et de fatigue. Tout leur semblait vain devant la calamité suprême : le Feu était mort. Ils l'élevaient dans trois cages, depuis l'origine de la horde : quatre femmes et deux guerriers le nourrissaient nuit et jour.

Depuis les temps les plus noirs, le Feu recevait la substance qui le fait vivre : à l'abri de la pluie, des tempêtes, de l'inondation, il avait franchi les fleuves et les marécages, sans cesser de bleuir au matin et de s'ensanglanter le soir. Sa face puissante éloignait le lion, l'ours, le mammoth, le tigre et le léopard : ses dents rouges protégeaient l'homme contre le vaste monde. Toute joie habitait près de lui. Il tirait des viandes une odeur savoureuse, durcissait la pointe des épieux, faisait éclater la pierre dure : il rassurait la horde dans les forêts tremblantes, sur la savane interminable, au fond des cavernes.

148 mots

Justine

Tout a commencé – enfin je le crois – lorsque Miss Dodu, une fois encore, nous a plongé dans l'un de ses discours longs comme la guerre de Cent Ans.

Miss Dodu, c'est Dorothée Durieux, la professeure de français de notre classe de 6^e. Des discours assommants, elle en tient au moins un par semaine, sur tous les sujets. Cette fois, c'était à propos de la publicité à la télévision ou sur quelque autre bouillon de la même barrique. En général, après dix minutes, tout le monde trouve une occupation pour profiter de la vie. Moi seule, je l'écoute. D'ailleurs, je l'écoute toujours. Ou plutôt je la regarde en plissant le nez, l'air de dire : « Mais ma pauvre, qu'est-ce que tu nous racontes ? »

Depuis cinq bonnes minutes, je sentais s'installer la rage en moi, le rouge monter à mes pommettes, mon nez se pincer et mes fesses astiquer le siège. Signes qu'un orage violent allait éclater. Et puis, je me suis mise à tambouriner, sur le pupitre, la charge d'un régiment de hussards. Mehdi m'a adressé un sourire pour attirer mon attention et tenter de détourner le troupeau.

Le rat avait quitté sa cage sans la permission d'Adèle. Il était encore une fois introuvable. La fillette avait déjà retourné trois fois sa chambre de fond en comble sans apercevoir le moindre petit bout de la queue de Fred Astaire, le rongeur gris.

- Fred, petit, petit, petit, où est-ce que tu t'es fourré ? appela-t-elle, à quatre pattes sur le parquet, la tête glissée sous son lit.

L'espace étroit entre le sommier et le sol se perdait dans les ténèbres et la petite fille ne pouvait dire ce qu'était la forme qu'elle devinait à peine, là-bas, tout au fond, contre le mur. Il s'agissait peut-être d'un jouet, ou de Fred Astaire, ou encore de rien du tout, d'une illusion d'optique.

Adèle colla son oreille par terre et entendit un bruit incongru ressemblant à un grattement incessant. Elle bloqua sa respiration et se concentra sur le son. La vibration semblait provenir de partout à la fois.

171 mots

A la poursuite du camion mystérieux

« Perdu petite chatte noire et rousse, un an environ. Si vous l'apercevez, tél au 06 ou au 09 Récompense. »

Cinq paires d'yeux écarquillés convergeaient vers cette affichette en bois, un peu trop en hauteur. Cinq paires d'yeux de couleurs diverses qui avaient actionné cinq jeunes cervelles, vives et alertes, toujours prêtes à s'enflammer à la moindre étincelle....

Il n'en fallait pas plus. Elles caracolait déjà sur les ailes de l'aventure car, pour tout dire, on s'ennuyait ferme, cet avant-dernier jour des vacances de Toussaint.

Et pourtant, il ne fallait pas se plaindre, le temps était resté clément, et même beau comme aujourd'hui, après un mois de rentrée pourri et pluvieux. Mais on se lasse vite des mêmes activités (centre de loisirs, cinéma, forêt, galerie marchande) quand on a une grosse cinquantaine d'années ... à cinq.

- Vous pensez comme moi ? Voilà une excellente occupation ! s'enthousiasma

Maël, l'aîné de la bande, ravi de pouvoir répondre à l'inlassable question :

« Qu'est-ce qu'on va faire ? »